

UNE TRAVERSÉE DES QUARTIERS EST DE BRAZZAVILLE.

Elisabeth DORIER

ORSTOM

Brazzaville qui rassemble environ 600 000 habitants, s'est développée, outre l'ancien quartier européen des affaires au bord du fleuve, à partir de deux noyaux de cités africaines à peu près contemporains l'un de l'autre. Baongo, à l'Ouest, Poto-Poto, à l'Est apparaissent vers 1910 : le premier, de peuplement Lari (gens du Pool); le second, plus cosmopolite, regroupe surtout gens du nord et ressortissants d'autres pays d'Afrique. Une dualité subsiste encore aujourd'hui entre l'ensemble dense et cohérent qui s'étend au nord de Poto-Poto et la mosaïque plus aérée des quartiers ouest.

Ces quartiers sont séparés du Centre-Ville et de la zone industrielle du port par les secteurs de faible densité d'occupation (moins de 50 hab/ha) des quartiers administratifs résidentiels de haut niveau et les espaces verts aménagés qui les agrémentent.

La route du Djoué, un des principaux axes de communication à l'échelle de l'agglomération et principale avenue de Brazzaville qui les raccorde au centre, isole plus qu'elle ne relie entre eux les quartiers anciens et de trame régulière qui bordent le fleuve (Makélékélé, Baongo et Mpissa), de l'ensemble plus éclaté qui s'étend vers le nord. De Moukoundzi-Ngouaka aux extensions du nord de la Mfilou, le relief accidenté par les petites vallées des affluents du Djoué, favorise l'individualisation de nombreux sous quartiers portant chacun un nom différent, plus juxtaposés de part et d'autre des rubans de végétation et de maraîchage qui bordent les rivières, que réellement articulés les uns aux autres.

L'aspect apparemment peu organisé de cette partie de la ville est accentué par la faiblesse de la densité d'occupation. Celle-ci ne dépasse 160 hab/ha qu'au coeur de Baongo au sud de la route du Djoué, elle est rarement supérieure à 130 hab/ha et passe à moins de 60 hab/ha aux marges des quartiers les plus récents.

Sur un cliché aérien, les quartiers est de la capitale se détachent en revanche, comme un ensemble beaucoup plus homogène et compact. Fortement structurés par le maillage régulier des

rues est-ouest et des avenues méridiennes qui se succèdent avec monotonie de Poto-Poto aux parties les plus récentes de Mikalou, ces quartiers, agglomérés les uns aux autres, sont traversés en enfilade par de grands axes goudronnés de circulation intense qui assurent une grande facilité de liaison avec le centre ville (celui-ci jouxte immédiatement Poto-Poto).

Contrairement aux citadins de l'ouest de la ville, prolifiques en dénominations locales nouvelles à l'échelle du groupe d'îlots, les habitants de l'est, s'ils veulent situer un lieu dans la ville, se réfèrent simplement aux circonscriptions officielles (arrondissements de Poto-Poto, Ouenzé, Mougali, Talangai) et au nom de leur rue.

A quelques nuances près, ce découpage administratif reflète en effet assez bien la réalité géographique de cette partie de la ville, plus différenciée cependant qu'il n'y paraît de prime abord. Si l'on réalise un transect du sud au nord de cet ensemble, entre l'avenue de la Paix et celle de la Tsiémé, on est amené à traverser successivement les cités les plus animées et les plus anciennes de Poto-Poto et Ouenzé, le vaste bloc monotone des quartiers populaires développés rapidement à partir de 1945, avant de pénétrer dans le secteur véritablement sous-équipé des générations d'extensions spontanées postérieures à 1960.

1. LES VIEUX QUARTIERS DU SUD

Achevés dès la première moitié du siècle, Poto-Poto et le sud de Mougali doivent à leur proximité du centre et à leur ancienneté une excellente intégration à l'ensemble de la ville.

Cas unique dans les quartiers populaires, ils sont quadrillés par plusieurs voies goudronnées. Au bord des deux avenues méridiennes encadrantes (avenues de la Paix et de la Tsiémé) un continuum d'activités et de commerces variés se prolonge depuis le centre-ville. Outre les ateliers et les petites boutiques, se trouvent ici des services qui desservent tout l'est de la ville, comme au carrefour le plus proche du marché de Ouenzé : à l'agence postale et la station à essence qui existaient déjà sont venus s'ajouter tout récemment une succursale bancaire, une caisse d'épargne et, innovation dans les quartiers populaires, un petit supermarché flanqué de sa cafétéria, qui consacre le rayonnement de ce nouveau point fort.

A l'intérieur même des quartiers ces activités se propagent le long des quelques rues asphaltées, s'organisant principalement autour de trois pôles bien marqués : 3 des 4 principaux marchés de la ville se trouvent dans cette partie restreinte de la cité. Celui de Mougali, principal point de vente de tissus et de vêtements, et celui de Poto-Poto riche en bazar et quincaillerie

recrutent leur clientèle dans toute la ville, y compris parmi la population européenne. Celui de Ouenzé, grand marché vivrier, est de loin le principal lieu de ravitaillement des gens du nord qui peuplent l'ensemble de l'arrondissement. Réputé à la fois pour ses prix avantageux et pour la présence de nombreux vendeurs de pharmacopée traditionnelle originaires des plateaux batéké, il est aussi le seul à fonctionner la nuit à la lueur des lampes à pétrole.

Le long des trois avenues goudronnées qui desservent ces marchés et des ruelles adjacentes s'égrènent toutes les formes de commerce : le bar tonitruant alterne avec la boutique de prêt-à-porter ("griffé") ou de chaussures ("italiennes"), le restaurant "spécialités bouillon matinal" voisine avec l'inévitable atelier de "vulcanisation" ou de menuiserie, sans oublier les épiceries tenues par des mauritaniens, alignées en série, qui toutes proposent, au même prix, la même gamme de produits. Aucune parcelle alentour n'échappe à cette activité générale. Tous les détaillants des quartiers est viennent s'approvisionner auprès des magasins de gros concentrés aux alentours .

Toute cette fébrilité s'accompagne de déplacements incessants de personnes et de marchandises : bus poussifs le long des deux grandes avenues, foula-foula privés flambants neufs, de plus en plus nombreux depuis quelques mois, taxis reconnaissables à leur couleur verte, "vélos" (à moteur), pousse-pousse chargés de bric à brac et conduits par des zairois, et bien sûr, piétons traversant en tous sens.

Ces quartiers, les plus attractifs de la cité, sont aussi les plus peuplés. La densité moyenne de la population est de 250 habitants par hectare à Poto-Poto, elle dépasse même 300 dans plusieurs secteurs.

La compacité du bâti y atteint des valeurs record : 40 bâtiments par hectare, alors qu'elle ne dépasse jamais 25 à Bacongo. Elle est telle que certains caniveaux de drainage à ciel ouvert et rivières, qui servent d'exutoires naturels, enserrés à l'intérieur des îlots, inaccessibles au service de voirie, et ne pouvant plus jamais être nettoyés, bloquent tout le système d'évacuation des eaux de pluie. Ce mauvais état de l'ensemble du réseau de drainage et l'imperméabilité du sol font de la stagnation des eaux l'un des principaux problèmes de ces quartiers.

Les jours de forte pluie, le tiers des parcelles est inondé. Les habituelles rigoles d'eau usée qui s'échappent des parcelles s'élargissent alors, et les vastes mares ainsi formées se prolongent durant toute la saison. Les moustiques représentent donc ici la nuisance par excellence. Lors de captures effectuées

à la saison des pluies par Patrick Bitsindou (ORSTOM, 1986), le nombre de piqûres par homme et par nuit s'élevait à une centaine. En raison de la pollution des gîtes (caniveaux, rigoles) la population est essentiellement composée de culex inoffensifs (non vecteurs du paludisme). Si l'on met à part ces difficultés de drainage, on peut considérer ces quartiers anciens comme les mieux équipés.

Au sud de l'avenue des Trois Martyrs, plus de 50 % des ménages ont l'eau courante (jusqu'à 70 % dans certains secteurs). Il est facile aux autres de s'alimenter auprès d'un proche voisin abonné auquel est payé un forfait mensuel. Plus du tiers dispose de l'électricité (50% à l'extrême sud), et 65 % sont équipés d'une fosse cimentée pour l'évacuation des eaux vannes.

La moitié des familles est ici locataire (proportion sans doute plus élevée si l'on tenait compte des célibataires), de 15 à 20 % sont hébergées à titre gratuit chez des parents : Poto-Poto est encore un quartier d'attente, avant l'acquisition d'une parcelle et la construction dans les nouveaux quartiers.

C'est aussi et surtout un lieu de premier accueil pour les célibataires, hommes et femmes, plus nombreux ici que partout ailleurs dans les quartiers populaires ; on observe en effet que la taille moyenne des ménages est inférieure ici au reste de la ville : 4,5 personnes alors que des ménages ayant des enfants regroupent en moyenne 6 personnes comme dans les autres quartiers (d'après les données provisoires du recensement national de 1984-ministère du Plan).

Poto-Poto est enfin le quartier populaire le plus cosmopolite ; de nombreux jeunes célibataires zairois vivent groupés sur certaines parcelles, exerçant entre autres activités celle de "pousse-pousseurs", toutes sortes de trafics plus ou moins licites, et sont unanimement accusés de "délinquance" par la population congolaise, pour qui le mal ne saurait provenir que de Kinshasa, dont les immeubles et les tours "miroitent" entre les cases et les petites boutiques dans la perspective des avenues de Poto-Poto.

La plupart de ces boutiques sont d'ailleurs tenues par des ressortissants d'Afrique de l'Ouest, présents dans la cité depuis fort longtemps comme en témoignent les noms des rues les plus anciennes : rue des Sénégalais, rue des Haoussas, rue de la Mosquée. Mais le commerce sous toutes ses formes n'est pas leur apanage; plus de 20 % des chefs de ménages congolais de Poto-Poto déclarent exercer une activité commerciale, tandis que cette proportion est inférieure à 10 % dans tous les autres quartiers.

Le profil de la population du sud de Ouenzé est sensiblement différent. Bien que proches de Poto-Poto à bien des égards : proximité, ancienneté, qualité des équipements, animation des rues, fréquence des bars et des dancings ouverts la nuit, "ambiance" de Ouenzé réputée jusque dans les quartiers ouest, ces quartiers sont moins bigarrés. Ils rassemblent surtout des ressortissants du nord du pays, pour la plupart propriétaires et salariés. Travailleurs indépendants et surtout commerçants sont ici beaucoup moins nombreux.

Enfin, la densité de population reste élevée, mais n'atteint pas 250 habitants par hectare, tandis que celle du bâti est de 32 bâtiments par hectare.

2. LES QUARTIERS POPULAIRES PLUS RECENTS DU NORD DE MOUNGALI ET DE OUENZE

Entre la rue des Trois Martyrs et le Pont de la Tsiémé s'étendent en continu, selon le même plan de damier, les quartiers populaires plus récents (années 50) de Mougali et Ouenzé.

On y vit en général "en famille" - la taille moyenne des ménages est ici de 5,8 personnes - et plus de 60 % des chefs de ménage sont propriétaires de leur parcelle.

Bien que ce secteur soit plus "résidentiel" que réellement actif, quelque chose du dynamisme de la vieille cité subsiste du côté de Ouenzé le long de la rue des Trois Martyrs, puis vers le nord, l'avenue de la Tsiémé qui prend alors, comme axe majeur de circulation et d'activité, le relais de l'avenue de la Paix.

2.1. Ouenzé

En effet l'avenue de la Paix, qui conduit en premier lieu aux quartiers récents du nord de la ville, est prolongée par une excellente route récemment goudronnée sur plusieurs centaines de kilomètres qui dessert tout le nord du pays. L'aménagement de cette route a donné un coup de fouet à l'activité des deux gares routières qui sont aussi les points forts du nord de la ville.

Celle de "Texaco" située au carrefour de deux artères importantes près de la dernière pompe à essence de la ville est restée jusqu'à la fin des années soixante la première station des véhicules à l'entrée de la capitale. Elle demeure aujourd'hui (après celle de Baongo pour les produits venus du sud), l'un des deux principaux centres de chargement des marchandises et de transactions de gros, et a donné son nom à l'ensemble du quartier. De nombreux revendeurs au détail, des marchands de pains, de boutiques d'alimentation, des ateliers de mécanique, de

"décoration" se pressent autour du carrefour, l'un des plus animés de Brazzaville à la tombée de la nuit, heure où les bars-dancings commencent à se remplir.

Mis à part l'activité normale d'un quartier populaire (petits étals alimentaires de micro-détail à l'entrée des parcelles, quelques artisans) rien de ce dynamisme ne pénètre à l'intérieur de la trame monotone des ruelles sableuses.

Comme dans toute la cité, les maisons qui se succèdent sont bâties selon des modèles très proches : le plus souvent murs de parpaings, crépis ou non, toit de tôle à deux ou quatre pentes. La taille moyenne du logement d'un ménage est de 37m², et celle-ci varie peu selon les quartiers. La parcelle, lieu de vie par excellence, est ouverte sur la rue ou symboliquement entourée d'un muret n'isolant nullement des regards (il est fort mal vu de clore sa parcelle d'un mur opaque). C'est là que la plupart des ménagères installent leur "popote" (même si elles disposent par ailleurs d'un abri cuisine). C'est là aussi, dans un coin, que se trouvent les lieux de toilette et d'aisance, cabinets ou petits enclos de tôle à ciel ouvert.

Le quartier Texaco doit sans doute à sa situation le long d'une artère vitale d'avoir conservé, assez loin du centre, une densité de bâti (32 bâtiments par hectare) et de peuplement (225 habitants par hectare) comparables à celle des cités les plus anciennes.

2.2. Mougali

Mougali, au nord de la rue des Martyrs, n'a en revanche plus guère de point commun avec les vieux quartiers, si ce n'est l'abondance des inondations et des mares permanentes le long des ruelles.

En effet, contrairement à l'avenue de la Tsiémé jusqu'à Texaco, l'avenue de la Paix perd de sa vitalité en quittant les vieux quartiers. La circulation y devient moins intense, les commerces s'espacent. Au Nord, cette avenue, ne dessert plus que Moukoundo, au-delà, le goudron s'interrompt rapidement, à l'amorce de la piste de Mavama, en mauvais état sur les premiers kilomètres.

Bordant cette avenue, Mougali-nord se situe donc relativement à l'écart des pôles d'activités et flux de communication de la cité. Le petit marché des Dix Francs ne recrute guère hors du quartier qui porte son nom.

Ces quartiers sont les plus aérés du secteur antérieur à l'Indépendance. La densité du bâti, de 24 bâtiments à l'hectare, est comparable à celle de Baongo, celle de la

population, 185 habitants par hectare, nettement inférieure à Ouenzé. L'arbre y trouve davantage sa place dans des rues plus larges et des parcelles plus vastes. La végétation occupe aussi l'ancienne "piscine" (grand réservoir naturel marécageux en partie occupée par des jardins maraîchers), les berges de la rivière Madoukou et de plusieurs petits affluents qui sillonnent les rues ; la présence de ces eaux courantes et de la végétation favorise le développement des larves de moustiques, parmi lesquels, sans prédominer, les anophèles (vecteurs du paludisme) sont plus nombreux que dans les quartiers plus densément bâtis et aux gîtes pollués.

Ces ruisseaux entravent la circulation des véhicules. En période de pluie, dans ce secteur, des ruelles entières deviennent impraticables, tant en raison des débordements qui arrachent les rares ponts de fortune confectionnés à partir de châssis de voitures par les comités de quartier, que du nombre élevé de mares et de rigoles d'eau usée qui s'élargissent irrémédiablement. Le sentiment d'être des "oubliés de l'assainissement" est très vif chez les habitants de ces quartiers. Pourtant le niveau des équipements individuels, s'il est nettement inférieur à celui de la vieille cité, ne se dégrade vraiment que vers le nord, surtout au delà de la rue Itoumbi qui constitue la limite du sous-équipement proprement dit.

Cela ne signifie nullement que l'on pénètre alors dans les "quartiers pauvres" de la ville. Le profil socio-économique des chefs de ménages y demeure équilibré, conforme au profil général: au moins 50 % de salariés, (pour la plupart des fonctionnaires) bénéficient d'un revenu stable, environ 35 % sont travailleurs indépendants (artisans, installés ou à la limite de la "débrouille", chauffeurs de taxis, etc.) parmi lesquels les commerçants représentent toujours moins de 10 % . Cette dernière catégorie, serait bien sûr plus importante si, au lieu de considérer les chefs de ménage, on s'intéressait aux activités de tous les membres de la famille : la plupart des femmes exercent un petit commerce. Enfin, près des deux tiers des familles sont propriétaires de leur parcelle.

Le non-équipement de ces quartiers tient plutôt à l'absence d'investissement public qui permettrait d'y étendre et de densifier rapidement les principaux réseaux urbains. Les ramifications des réseaux d'adduction d'eau et d'électricité ne se réalisent qu'au coup par coup, en fonction des moyens dont disposent les particuliers. C'est ainsi qu'au nord de la rue Itoumbi, 15 % seulement des familles de Mougali ont l'électricité et 26 % l'eau courante. Mais plus de la moitié s'alimentent au détail au prix de 10 à 20 francs le seau; la fréquence des coupures rend ici peu rentable l'abonnement mensuel auprès d'un voisin.

Les latrines remplacent peu à peu les fosses cimentées pour l'évacuation des eaux-vannes, avant de devenir l'unique recours dans tout le nord de la ville. Le principal motif en est la difficulté, voire l'impossibilité pour les camions vidangeurs d'accéder à la plupart des ruelles en raison de leurs ravinement de plus en plus intense à mesure qu'elles abordent les premières retombées sableuses des collines du nord de la ville.

3. AU NORD DE LA VILLE, PLUSIEURS GENERATIONS D'EXTENSIONS SPONTANÉES

Difficultés d'accessibilité et carences d'infrastructures sont les deux constantes des quartiers du nord de la ville, depuis Moukondo, né dans les années soixante, où l'équipement est par endroits en cours d'amélioration, jusqu'aux extensions les plus récentes des collines du nord ; là, aucun progrès n'est encore à espérer.

Moukondo, Mikalou sud et Mikalou Nord appartiennent à trois générations d'extensions récentes réalisées selon des processus comparables : lotissements des terres par des propriétaires fonciers (anciens chefs de terre), installation de vieux citadins, anciens locataires des quartiers centraux. Découpage administratif et nomination de responsables politiques de circonscription (chefs de blocs, de zone, de quartier) entérinent assez rapidement leur existence et permettent d'en contrôler l'évolution.

3.1. Moukondo

Au sud, le vieux Moukondo, qui fait encore administrativement partie de Ouenzé, est désormais achevé depuis près de vingt ans. Mis à part le ravinement des ruelles au contact de l'avenue, qui interdit le passage des véhicules, et l'apparition d'une végétation importante, il s'apparente beaucoup au quartier Texaco dont il n'est en fait que le prolongement, avec une densité d'occupation similaire. En revanche, tout le nord plus récent, et principalement les ruelles qui bordent la Tsiémé, évoque déjà Mikalou par sa physionomie aérée et l'omniprésence de l'arbre.

L'érosion, très active dans le sable, a transformé certaines ruelles en étroits ravins envahis par la végétation, parfois encombrés de carcasses de voitures, qui isolent certaines parcelles dont les murets d'enceintes surplombent le vide. Ces ravins s'élargissent rapidement : afin de les combler, des ordures ménagères sont jetées systématiquement dans les rues, ce qui accentue leur aspect confus. L'accès de ce secteur n'est possible qu'à pied.

Aux abords de la rivière, quelques maisons sur de vastes parcelles au milieu des arbres, de petits jardins. Plusieurs puits jalonnent la petite vallée ; c'est là que les familles de ce secteur enclavé viennent s'alimenter en eau.

Dans l'ensemble, Moukondo, bien qu'avant déjà plus de quinze ans d'existence, fait encore partie des régions sous-équipées de la ville : seuls 7,5 % des ménages ont l'électricité, encore ceux-ci se trouvent-ils concentrés dans les secteurs les plus anciens et les plus proches de l'avenue. Certaines améliorations sont cependant en cours : si 17 % des parcelles étaient dotées d'eau courante en décembre 1985, cette proportion demeurerait alors purement théorique. Dans le quartier, la fréquence des coupures d'eau était devenu légendaire : dans certains secteurs elles duraient depuis un à deux ans ! Depuis le mois de février 1986, la situation a été rétablie grâce à la mise en service d'une nouvelle usine des eaux. La SNDE souhaite maintenant rentabiliser son installation en favorisant, par des incitations financières, la multiplication des branchements privés, en particulier à Moukondo, en amont du réseau.

Enfin, un dispensaire d'Etat sur le point d'ouvrir (depuis presque deux ans...) devrait libérer les malades de trajets de plusieurs kilomètres, en particulier les femmes du quartier qui amènent leurs enfants à la pesée obligatoire. Pour l'heure, de nombreuses infirmeries semi-clandestine suppléent à la carence d'équipement sanitaire.

3.2. Les extensions récentes le long de la route du nord.

Pour se rendre de Moukondo à Mikalou, on emprunte le début de la route du nord sur 2 kilomètres à partir du carrefour de Texaco, jusqu'au terminus des lignes de bus, de taxis et de foula-foula, qui marque aussi la limite de l'urbanisation continue. C'est là que se trouve la gare routière de Mikalou, station récente en plein essor depuis le revêtement de la RN2 sur plusieurs centaines de kilomètres, qui a stimulé, entre la capitale et le nord du pays - dont sont originaires les habitants des quartiers nord-est de Brazzaville - les échanges de voyageurs et de marchandises.

La gare routière de Mikalou concurrence aujourd'hui celle de Texaco, et est devenue le premier point de cristallisation des activités de cette extrémité de la ville. Les transactions de gros, parfois immédiatement suivies de la revente au détail s'accompagnent désormais d'une petite concentration d'échoppes d'artisans et de commerces. Le marché de Mikalou, tout proche, vient d'être agrandi et cimenté pour faire face au rapide développement de cette activité d'échange ; une boulangerie industrielle vient d'entrer en fonctionnement.

C'est aussi à proximité de ce carrefour que les habitants, après avoir cotisé, ont bâti leur dispensaire, dont la construction a été suivie, il y a peu, de l'implantation d'un petit dépôt pharmaceutique privé, puis récemment d'une pharmacie d'Etat. A la tombée de la nuit, la population se presse entre les petites boutiques, au bord du carrefour, où se sont installées, à la lueur des lampes à pétrole, les vendeuses de poulet grillé du marché de nuit. Au delà du terminus s'étend la marge active du front d'urbanisation. De part et d'autre, bordant la rivière Tsiémé, Mikalou Sud et Mikalou Nord constituent deux générations des extensions récentes de la ville.

Mikalou sud s'est développé il y a une dizaine d'années à partir d'un ancien noyau villageois, au bord de la Tsiémé. Les habitants, vieux brazzavillois en grande majorité propriétaires, sont installés en moyenne depuis 5 ans dans cette partie de la ville. Ce quartier très verdoyant a la forme d'un triangle, étiré le long de la rivière, en contrebas de l'avenue goudronnée. Ces constructions toutes achevées, sont souvent novées dans la végétation de vastes parcelles : la densité d'occupation ne dépasse pas ici 120 habitants par hectare. La rivière représente un élément important de la vie quotidienne : réserve d'eau pour les travaux ménagers, lavoir collectif, lieu de toilette et de jeux pour les enfants, point de rencontre entre les femmes qui viennent chercher l'eau dans les puits situés à proximité.

Mikalou nord, en revanche, est encore inachevé. Dans la partie la plus ancienne, près de la Tsiémé, les constructions terminées forment un quadrillage déjà régulier de larges ruelles sur la première colline sableuse des plateaux batéké. L'absence d'arbre, l'intensité de la réverbération solaire sur le sable et la chaleur donnent à cet ensemble un abord austère qui contraste avec le quartier précédent. Plus on s'éloigne de la rivière, plus les maisons s'espacent. Au nord-est sont les marges les plus récentes du front d'urbanisation : partant à l'assaut des collines le lotissement des parcelles bat son plein. Certaines sont encore seulement délimitées par une rangée de parpaings, d'autres propriétaires y occupent déjà une baraque de bois provisoire avant de bâtir leur logement définitif.

Tous ces quartiers récents du nord sont totalement dénués d'équipements urbains. Ni Mikalou nord, ni Mikalou sud ne sont desservis par les réseaux d'eau et d'électricité, et aucune extension de ces derniers n'est envisagée. Si, à Mikalou sud 60 % des ménages parviennent malgré tout à acheter leur eau au détail de l'autre côté de l'avenue, à Talangai, 40 % ne consomment que celle des puits. Dans tous les quartiers plus récents, la consommation d'eau de puits est exclusive. A ces carences s'ajoutent, dans les secteurs éloignés de l'avenue et du terminus des bus, de constants problèmes de transport.

L'accession à la propriété, qui motive presque toujours l'installation dans ces quartiers, en entraînant un déménagement du centre de la cité vers la périphérie, suppose donc le renoncement à l'usage des infrastructures de base dont sont correctement pourvus les quartiers centraux. Pour ces nouveaux propriétaires, en majorité salariés, qui supportent de lourds frais d'installation ou de remboursements de prêts sur salaire, elle s'accompagne aussi d'une réduction des dépenses courantes, et sans doute en particulier des dépenses alimentaires et de santé.

Interrogés sur leurs conditions de vie quotidienne, les nouveaux propriétaires de Mikalou, contrairement aux habitants des vieux quartiers se plaignent cependant peu. Sans nier les difficultés auxquelles ils doivent faire face, ils mettent le plus possible l'accent sur les avantages de leur nouvel environnement : "air pur", calme, verdure à proximité de la rivière, qualité de l'eau des puits privés, dûment "nivaquinisés" pour en tuer les microbes... L'installation à la périphérie de la ville est en général le seul choix pour qui souhaite devenir propriétaire, mais l'accession à la propriété demeure vécue comme une promotion.

L'achat d'une parcelle à bas prix aux limites de la ville est aussi une forme d'investissement, soit dans le but de la revendre plus cher à l'avancée du front d'urbanisation, soit pour louer tout ou partie du premier logement construit, quitte, en cas de revenus suffisants, à acheter une autre parcelle et bâtir une maison plus vaste et mieux conçue à quelques dizaines de mètres de la première.

En revanche, l'installation de locataires dans ces quartiers excentrés n'est de toute évidence motivée que par le faible coût des loyers : près du marché de Mikalou, le loyer mensuel d'une maison de 3 pièces est de 10.000 Fcfa, il dépasse 20.000 Fcfa non loin de Texaco, au bord de l'avenue de la Tsiémé. Contrairement aux "propriétaires", les locataires subissent plus qu'ils ne les acceptent les inconvénients de la périphérie.

Ces "inconvénients" semblent en particulier prendre la forme de problèmes particuliers de santé publique, si l'on en croit les résultats d'une enquête personnelle récente (novembre 1985) dans tout l'est de la ville. Ils indiquent que si 25 % des enfants de 4 à 24 mois avaient souffert de diarrhée dans les quinze jours précédents à Poto-Poto et au sud de Ouenzé, ceux-ci étaient plus de 40 % à Moukondo nord et Mikalou, secteur où l'eau consommée provient souvent des puits ou qui, lorsqu'elle est achetée au détail, risque de subir des manipulations susceptibles de la contaminer.

Parallèlement, la proportion d'enfants de "petit poids de naissance" (2500 g ou moins) qui s'élève en moyenne à 12,6 % atteint 18,5 % à Mikalou alors qu'elle est de l'ordre de 10 % dans tous les quartiers au sud de la rue Itoumbi. Ce fait est-il imputable à l'état de fatigue accru des mères, ou à une alimentation insuffisante au cours de leur grossesse, à cause des difficultés matérielles de la vie quotidienne qui sont propres à ces quartiers ? Les causes précises de ce phénomène, comme du précédent, restent à démontrer, néanmoins leur concomitance est frappante.

Enfin, au delà de Mikalou nord et de "Tout pour le Peuple" le lotissement de parcelles par les propriétaires fonciers se poursuit jusqu'à plusieurs dizaines de kilomètres du terminus de Mikalou. Vers l'ouest, Mikalou nord fait immédiatement face, de l'autre côté de la Tsiémé, à l'extension la plus récente de Moukondo. Entre cette dernière et les quartiers de la Mfilou, à l'ouest de la ville, la jonction est en train de se réaliser au nord de l'aéroport. L'aéroport de Maya-Maya qui jusqu'aujourd'hui séparait nettement quartiers de l'ouest et de l'est, quartiers de gens du sud et ceux des gens du Nord, sera bientôt enserré par le mouvement rapide de croissance de la ville (6,5 % par an au cours des dix dernières années). On a vu combien les conditions de vie des citadins sont variables selon les secteurs, au sein même de l'ensemble du quartier apparemment le plus homogène de la ville. Que signifiera "vivre à Brazzaville" lorsque l'urbanisation aura dépassé les premiers revers des plateaux sableux, loin des routes, des équipements, des points d'eau et des emplois ?

Journées d'Etude sur Brazzaville.

Actes du colloque

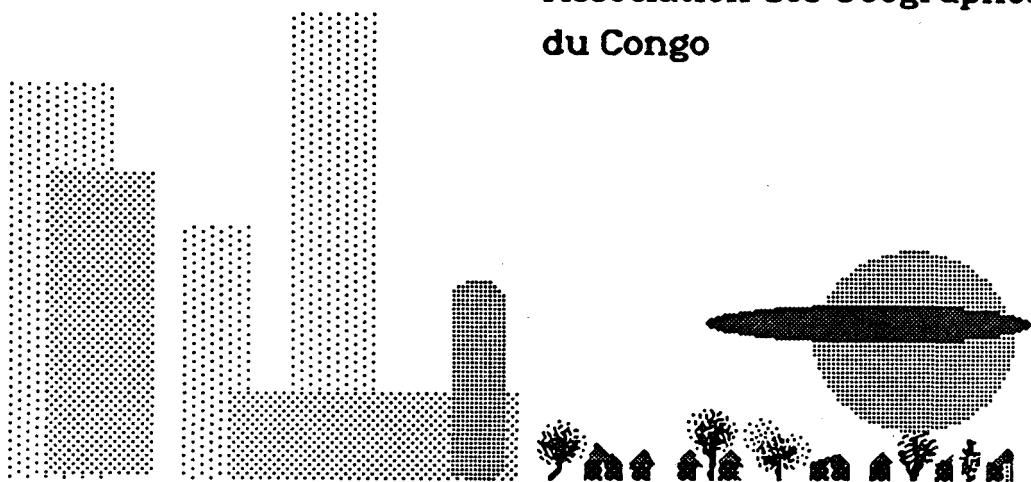
Brazzaville, 25-28 avril 1986.

ORSTOM

Santé Urbanisation

AGECO

**Association des Géographes
du Congo**



**Publié avec le concours de la Mission Française
de Coopération et d'Action Culturelle.**

Brazzaville. R. P. Congo.